

XYZ. La revue de la nouvelle

Le sanctuaire inviolable

Nancy Beaudoin



Numéro 110, été 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, N. (2012). Le sanctuaire inviolable. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 13-19.

Le sanctuaire inviolable

Nancy Beaudoin

Père, Mère,
J'entends votre paix
se poser comme la neige...

GASTON MIRON

LE FILS était mort dans la nuit. Un accident de la route, aussi insignifiant que le sont tous les accidents, aussi imprévu, aussi subit. Un manque de vigilance, une mauvaise manœuvre, et puis, c'était fait : le destin accompli. Le fils comme un animal mort, ridicule, dérisoire, ses poils comme du pollen voltigeant dans la nuit. Le père s'était présenté à l'accueil de l'hôpital ; au sortir de la morgue, il s'était senti dévasté. La réceptionniste était assise derrière son guichet, à l'abri dans son bureau vitré, occupée à entrer des données, les doigts comme des chiens bien domptés, connaissant leur chemin, impossibles à fourvoyer. Il avait cogné sur la vitre, sans insister toutefois ; trois petits coups à peine audibles. Elle avait levé la tête, avait demandé : « C'est pour quoi ? » « Un décès. » « Quel nom ? » Il avait répondu avec lenteur, comme si sa bouche ne savait plus comment s'ouvrir, ses lèvres, comment prononcer un nom usé ; un nom rongé par la pourriture de corps qui l'avait porté. Elle n'avait pas compris, il avait bafouillé. Sans attendre, il avait répété d'une voix claire, en haussant le ton : « René Brisson ». Volonté affermie, retrouvée, de préserver le corps, de le garder intact comme l'hostie pendant la communion. La réceptionniste avait sorti un sac d'un des tiroirs situés à sa gauche, l'avait déposé sur le comptoir d'un geste assuré. « Voici les affaires de votre fils, ses vêtements, ses chaussures, tout ce qu'il a été. Vous n'avez qu'à signer ici et là. C'est à vous, vous pouvez l'emporter. » Le père avait rempli les fiches, réglé les formalités. Au dernier moment, cependant, alors qu'il s'apprêtait à partir, la réceptionniste l'avait retenu : des renseignements manquaient au dossier, ça ne serait pas long, deux minutes tout au plus.

Il avait répondu aux questions du mieux qu'il avait pu. Mais rien n'existait que l'ovale des doigts, que les ongles incarnats qui bougeaient mécaniquement derrière la paroi vitrée. C'était le rouge qui l'avait frappé d'abord, le rouge tombant comme du sang, comme de l'encre sur les touches du clavier. Puis le bruit machinal, répété, des lettres qu'on enfonce, des mots martelés et des phrases vides de sens. Il lui semblait que c'était son fils qui saignait, éclaboussant l'écran, maculant le papier. Son fils gisant en bordure de l'autoroute comme une taupe aveugle, insouciant de sa mort. Sans savoir pourquoi, c'était cette image qui lui était venue, celle de l'animal mort qu'il avait croisé la veille, en revenant du travail. La petite bête traquée, éclairée par les phares, que la mort avait fauchée au milieu de la voie. Dans les deux cas, même fulgurance de l'assaut, même absurdité du départ. Le fils et la taupe liés par un même destin infailible, improbable, par une même question qui ne trouve pas de réponse. Il devait y avoir autre chose, autre chose que le silence des champs, autre chose que la terre humide et froide. Il ne savait pas, espérait. Un dieu pour soulager la douleur des taupes et celle des hommes. Un dieu pour rappeler que la vie continue au delà des voitures qui dévient au carrefour, au delà des corps dans l'asphalte comme une marque au fer rouge.

Le père était rentré chez lui en fin d'après-midi. Il avait trouvé sa femme à la cuisine. Depuis le départ de son mari pour la morgue, elle n'avait pas quitté le fourneau. Elle avait décidé de faire cuire une pièce de veau, de faire revenir des légumes. Elle préparait un festin en mémoire de son fils prodigue, celui qui était mort la tête fracassée contre un pare-brise. Il avait déposé le sac sur la table, comme il avait l'habitude de le faire quand il revenait du marché, les bras chargés de victuailles. Il n'avait pas faim, se sentait vide. Il s'était rappelé la mort de sa mère, se souvenant qu'après la venue des pompes funèbres, il avait allumé le poêle pour se faire des rôties, malgré les interdictions de son père. Et qu'il avait mangé avec appétit, engloutissant une tranche après l'autre, les dévorant d'une faim sans bornes, comme si la perte de la

mère le ramenait à l'oralité, à un besoin de mordre, d'avaler, de détruire. Avait suivi une période où il mangeait à peine, repoussait avec dédain les assiettes qu'on lui présentait. Pendant des mois, la mort avait plané dans la cuisine ; tout avait le même goût fade ; le même goût de cadavre surchauffé. La mère n'était plus là ; absente, volatilisée. La mère partie en miettes comme le pain carbonisé sur la plaque de fonte. La mère disparue, emportant avec elle ses odeurs de vanille et de seigle, de miel et de café.

Sa femme ne s'était pas retournée quand il était entré. Elle tenait fermement la barre à torchons de la cuisinière, ne voulait pas qu'il voie son visage, sa peine devant le drame qui venait de se jouer. Le silence pesait lourd, recouvrait leurs visages comme un drap, celui qui cache le corps des cadavres, celui qui cache la perte de leur humanité. Pourtant, rien n'était plus humain que cette mort qui s'était installée parmi les objets. Rien n'était plus banal, plus prosaïque même. Le fils comme un plat servi froid, le fils comme une denrée périssable sur la table de bois. Dans cette cuisine jaune, où l'eau du chaudron bouillait, elle se tenait en tablier. Malgré ce qu'elle pouvait croire, c'était son rôle de ménagère qui l'empêchait de s'effondrer. Elle avait soulevé la casserole, l'avait déposée sur le comptoir, s'était retournée, les yeux rougis. Le père lui avait désigné le sac noir devant lui : « Qu'est-ce qu'on en fait ? »

Elle avait refusé de l'ouvrir, c'était inutile. Elle savait ce qu'il contenait. Elle revoyait son fils, le jour de sa mort, son rire, sa démarche, ce qu'il portait : un pantalon foncé, une veste claire sur une chemise bleue, élimée. Il était passé la voir avant l'accident. Que serait-il arrivé s'il n'était pas allé, s'il avait franchi l'intersection avant que le camion ne traverse sa trajectoire, le projetant hors du champ de ce qu'avait été sa vie : petite, muette, d'une violente beauté ? Toutes ces idées lui traversaient la tête à une vitesse folle. Elle n'osait pas retirer les vêtements du sac. Cela aurait été grossier, obscène. Après tout, les objets aussi avaient une mémoire physique, immanente. Le lit, par exemple, gardait les traces de ceux qui y avaient dormi : les cernes, les creux, les ressorts étaient en

quelque sorte les témoins d'une existence morte. Avant de mourir, son père avait uriné dans son lit, incapable de se rendre jusqu'à la salle de bains, toute proche. Longtemps après son décès, l'odeur avait persisté sur les draps propres. Ainsi, avant même d'ouvrir le sac, elle s'imaginait les vêtements tachés, suris, devenus noirs comme du mauvais pain. Et cette odeur imprégnée jusque dans la plus petite fibre du tissu, vorace, insolente comme une tique dans le pelage d'un fauve. Cette odeur de sang caillé, coagulé, pareille à celle du lait qui a tourné, et qui au lieu de nourrir empoisonne. Une odeur de cimetière rempli de nouveau-nés.

L'envie lui était venue de nettoyer les vêtements. Oui, c'était cela... Il fallait frotter, appuyer fortement, laisser sécher. Et si la tache ne partait pas ? Elle pourrait ne pas disparaître complètement, seulement s'estomper. Le sang incrusté dans le grain très fin du tissu, dans la plus invisible de ses particules. Elle ne savait pas comment exprimer cette pensée au plus près : la peur d'être hantée par les objets, par leur silence implacable. Cette obsession la tenaillait ; il lui fallait l'enrayer. Elle avait saisi le sac, l'avait jeté dans le hangar. Image d'elle, en pleine puberté, dissimulant sa culotte tachée par le sang. Volonté de cacher la souillure, de la reléguer aux oubliettes. Comme si, à ne plus voir, on oubliait ce que le corps nous dit de l'arrachement : tu es une femme, ton enfant est mort. La mort et l'enfantement, deux facettes d'une même réalité révélée de manière viscérale par les liens du sang. On a beau effacer, reste toujours la douleur, reste toujours l'évidement. Quelque chose manque ; une part de nous réclame son dû.

Le père n'avait pas su comment réagir, comment réparer la fissure innommable. Il aurait voulu en parler, mettre des mots sur les sentiments qui l'assaillaient. Mais la mère restait cloîtrée dans le silence d'une douleur profonde, animale.

16 Il aurait fallu, pour communiquer avec elle, retourner à une

langue première, originelle, une langue liée au corps et à ses hémorragies : une langue liée à la perte. De guerre lasse, il l'avait suivie dans ce mutisme opiniâtre auquel elle se livrait. Il avait condamné la porte du hangar, afin que plus personne n'y entre jamais. De fait, plus personne n'y était entré. Pendant des années, le silence y avait régné : les souvenirs ensevelis, bâillonnés. Puis, un matin, le père avait découvert la cabane effondrée. Il avait enfilé ses bottes, son manteau, était sorti dans les rafales du passé, les rafales de bois pourri, infecté. Il n'était pas entré dans la cabane depuis des lustres. Les planches étaient pourries. Les rats y avaient fait des trous, creusé des galeries pour aller y mourir, asphyxiés. Il s'était attardé sur les petites ouvertures créées dans le plancher. Jusqu'à quel noyau pouvaient-elles descendre, jusqu'à quelle tombe ? Il l'ignorait.

Enfant, il avait trouvé un squelette fossilisé. À l'époque, il n'avait pas su l'identifier. La morphologie ne présentait aucune particularité, ce pouvait bien être celui d'un rat ou d'une mouffette. Aujourd'hui, cependant, dans sa persistance à chercher des signes, une croyance à laquelle s'accrocher, il aimait penser que c'était celui d'une taupe. Cette idée le rassurait. La taupe et le fils, semblables encore une fois dans la forme qu'ils prenaient : le squelette gris, le cœur de calcite. Dieu existait. Il était là, bien loin sous la terre de granit, dans les dépouilles gisant comme du lait sous la neige carbonique. Le père était descendu au fond de lui, y avait trouvé son fils intouché. Soudain, sa mort lui avait paru plus concrète. Comme si la terre lui livrait un message : il fallait le laisser partir. Il avait regardé autour de lui, avait trouvé le sac abîmé entre les planches. Il l'avait tiré des abattis, l'avait palpé en tous sens. Le plastique était troué, les vêtements moisis. Il l'avait jeté aux ordures avec les autres débris.

La mère était postée à la fenêtre. Elle regardait les éboueurs. Comment pouvaient-ils savoir qu'ils portaient la mémoire, qu'ils portaient un cercueil ? Que par leur effort renouvelé, la charge levée, l'éjection dans la benne, ils participaient à la célébration d'un rite, aux obsèques du fils mort ? Elle s'était

revue petite fille aux funérailles de son père : fébrile, se dandinant, la vessie sur le point d'éclater. À plusieurs reprises, elle avait pressé sa grand-mère de l'accompagner au petit coin, de descendre avec elle au sous-sol où les gens prenaient un café. C'était une envie pressante. Pourtant, une fois assise sur la cuvette, rien. Blocage complet. Une brûlure retenait tout à l'intérieur. Quelque chose en elle se refermait.

Ce qui l'avait effrayée, c'était l'épouvantable de la sentence, l'irrévocable du décret : son père mort, elle ne pouvait l'accepter ; son corps lui-même se révoltait, rejetait l'idée qu'il puisse s'en être allé : abject, lamentable, le pantalon mouillé par son urine. Elle n'avait pas compris, pas tout de suite, que c'était sa pensée qui avait fui, sa pensée comme la dégoulinade d'un trait continu, comme les vestiges d'une vie inachevée. Elle n'avait pas compris que par cette absence, cet inachèvement, quelque chose s'inventerait qui serait plus persistant. Elle revoyait sa mère lavant les draps que son père avait souillés. Peut-être était-ce pour cette raison qu'il les avait mouillés ? Peut-être avait-il pensé que cette souillure entraînerait des gestes qui lui seraient dédiés : enlever les draps, les nettoyer, retourner le matelas, faire sécher ; objets souillés qui étaient le témoignage organique de son passage, les signes concrets de sa disparition, comme le suaire dans la tombe du Christ : des objets de sainteté.

Cette pensée avait ramené la mère à son propre deuil, celui qu'elle n'avait pas vécu. Étrangeté de constater que les souvenirs les plus intenses, les plus troublants étaient précisément ceux qu'elle s'était cachés, ceux qu'elle avait repoussés aux limites de sa conscience, par-delà le bois blanc de la vérité. Pensée que son fils n'était pas parti, qu'il continuerait de vivre dans la terre qui l'avait recueilli, dans celle de la route, celle du cimetière, celle du dépotoir où ses vêtements seraient brûlés puis ensevelis. Dans le soleil d'hiver qui emplissait la vitre, elle avait regardé le camion tourner le coin, disparaître en emportant le fils avec lui. Après toutes ces années, elle avait compris : il lui fallait accepter l'accident, c'est

18 ainsi seulement que son fils lui serait restitué, que la mort

pourrait quitter ses oripeaux. Le train était passé devant la maison, son sifflet avait retenti, avait brisé le jour dans ses premières ébauches. Il lui semblait que le monde lançait un cri depuis longtemps réprimé, et sur la page blanche de l'hiver que les déchets avaient noircie, elle avait vu se dessiner un nom : René.